

**Katarina V. Melić<sup>1</sup>**  
Univerzitet u Kragujevcu  
Filološko-umetnički fakultet

## **L'EXODE DANS *SOUS LE PONT MIRABEAU* DE MADELEINE BOURDOUXHE**

Résumé : Dans *Sous le pont Mirabeau*, Madeleine Bourdouxhe raconte l'histoire d'une femme qui fuit avec la petite fille qu'elle vient de mettre au monde, vers le sud à travers la Belgique et la France, à la suite de l'invasion de la Belgique par les Allemands. La lecture proposée ici montrera comment cette histoire associe dans le récit, la réalité quotidienne des civils et l'exceptionnalité de la guerre. Au lieu de représenter les horreurs et la violence de la guerre, le narrateur préfère donner une autre image de cette réalité : en effet, dans ce récit, la protagoniste rencontre la gentillesse des étrangers, la compassion et aspire à la paix et à la normalité, même en temps de guerre, et préfère se focaliser sur ces aspects, parfois inattendus et déroutants pour le lecteur.

**Mots-clés :** guerre, exode, maternité, beauté, paix, sens, compassion, humanité

L'exode de 1940 représente la fuite massive en France pendant mai-juin 1940 de diverses populations – belge, hollandaise, françaises – lorsque l'armée allemande envahit la Belgique, les Pays-Bas et la majorité du territoire français. Environ un million et demi de Belges<sup>2</sup> déferlent sur les routes françaises à partir du 12 mai 1940.

Un matin de mai 1940, une jeune femme vient d'accoucher. Autour d'elle, c'est le chaos, les Allemands sont à la frontière de la Belgique, continuant leur progression et anéantissant toute forme de résistance. C'est le début de l'exode. Il n'y a plus de front, les armées sont décomposées et en déroute, des soldats sont faits prisonniers de guerre, et un grand nombre de civils se retrouvent sur les routes de l'exode, fuyant les Allemands. Les événements de mai 1940, épisode marquant de l'histoire de la Belgique et ses conséquences, sont le sujet du livre de Madeleine Bourdouxhe, *Sous le pont Mirabeau* : l'errance, les marches militaires, la vie sur des routes chaotiques. La protagoniste de ce récit, jeune maman et jamais nommée, participe à cette « drôle de guerre »; ayant quitté la maternité et la Belgique, elle sillonne le pays, à la recherche de la sécurité et de quoi manger. Elle subit son sort sans se plaindre, observant sans trop comprendre ce qui lui arrive. C'est une longue marche vers le sud à travers la Belgique et

---

1 katarinamelic@yahoo.fr

2 Si l'administration emploie alors les termes « réfugiés » et « évacués », le néologisme les « exodiens » proposé par Jean-Pierre Azéma fait directement référence à ces gens en fuite (voir Calvet 2010).

la France<sup>3</sup>, vers le soleil et le calme. Il n'y a pas de scènes de guerres, de situations violentes... Elle est témoin des situations sortant du quotidien, des errances, du sort des soldats devant la progression des Allemands, mais en tant qu'observatrice. Le narrateur hétérodiégétique garde constamment ses distances avec le lecteur pendant le récit. Marie-Julie Hanouille souligne que « La narratrice a choisi de rester soigneusement dissimulée derrière cette troisième personne qui prend ses distances vis-à-vis de soi, du monde et des autres, nous refusant toute trace de subjectivité apparente. » (Bourdouxhe 1996 : 68).

Ce récit de l'auteur belge, Madeleine Bourdouxhe<sup>4</sup>, est publié en 1944 aux Éditions Lumières à Bruxelles, avec des dessins d'un peintre belge, Mig Quinet. Réfugiée à Bordeaux pendant l'exode de mai 1940, Bourdouxhe, résistante avec son mari, a refusé de céder son manuscrit à des maisons d'éditions comme Gallimard, ou Grasset – ce qu'elle aurait pu faire facilement comme elle côtoyait Éluard, Sartre, Simone de Beauvoir<sup>5</sup>, et que celles-ci étaient contrôlées par les Allemands. Madeleine Bourdouxhe, toutefois, ne mêle pas la résistance à son récit. Son refus de collaborer avec Gallimard ou Grasset lui vaudra, par la suite, après la guerre, de passer pour une écrivaine belge hors du champ littéraire de la France<sup>6</sup>.

Dans *Sous le pont Mirabeau*, le narrateur lie aux événements historiques de la guerre, un autre événement : la naissance d'un enfant pendant le bombardement de l'hôpital belge qui doit être par la suite évacué. On y raconte la fuite de la jeune femme sur les routes en 1940, toute seule avec son bébé qu'elle a mis au monde deux jours avant l'arrivée l'invasion allemande. Elle se trouve entraînée dans un flot de réfugiés sur des routes encombrées, à moitié construites ou détruites, dont la progression est constamment interrompue par des ordres contradictoires, par l'armée embouteillant la route, et surtout, par la nécessité de trouver de la nourriture et de se reposer.

Le narrateur amortit les événements historiques en présentant des petites scènes qui relèvent du quotidien, des observations ou des associations. En fait, elles sont rattachées à une scène majeure qui est un souvenir individuel : la protagoniste se souvient de la fuite de la Belgique en France, pendant la Première Guerre mondiale, alors qu'elle était enfant :

Elle ferme les yeux. Elle voit les routes, les villages, les gares, les frontières.  
De nouvelles images se forment, greffées sur d'autres très anciennes. Elles

---

3 Une carte géographique montrant le chemin de l'exode est donnée à la fin du livre.

4 Madeleine Bourdouxhe (1906-1996). Ses œuvres les plus célèbres sont : *La femme de Gilles* (1937), *À la recherche de Marie* (1943), *Sous le pont Mirabeau* (1944). Après la guerre, elle publie des nouvelles. En 1964, elle accepte le poste de secrétaire perpétuelle de La Libre Académie de Belgique. Nous soulignons deux points de sa biographie : en août 1914, elle suit ses parents qui partent en exode à Paris, et en 1940, elle est réfugiée avec son bébé et son mari à Bordeaux.

5 Simone de Beauvoir mentionne le premier roman de Bourdouxhe, *La femme de Gilles*, dans *Le Deuxième Sexe* en 1948.

6 Des années après la guerre, un manuscrit à elle a été acceptée par le comité de lecture de Gallimard, mais refusé en dernière instance à la publication sans qu'aucun motif ne soit donné.

se superposent, se confondent, alternent. Du fond d'elle-même et du temps, montent et se déploient les souvenirs. Par les bruits, les paroles et les odeurs d'aujourd'hui, les atmosphères passées vivent à nouveau, et leurs minuties bouleversantes. Un matin d'août, éclatant comme ce matin de mai, une enfant ignorante que son père et sa mère traîne par la main. Une enfant sans souvenirs, et qui ne quitte rien parce qu'elle ignore posséder quelque chose. (Bourdouxhe 1996 : 12-13)

Les dates de mai 1940 et d'août 1914 se confondent dans la conscience de l'enfant :

Matin de mai qui s'est confondu avec un matin d'août, et la voici revenue à la source de ses souvenirs, à la source d'elle-même. (Bourdouxhe 1996 : 14)

Enfant passée, enfant de mon souvenir, de toi à moi, et de moi à cette autre enfant. Peut-être aujourd'hui, simplement de toi à elle... (Bourdouxhe 1996 : 14)

Ce matin-là, elle n'avait rien compris à ce qui se passait, elle avait plus senti la guerre (la séparation des parents, le départ du père pour le front) qu'elle ne comprenait ce qui se passait. D'ailleurs, l'exode de la mère et de la fille au début du livre lorsqu'il est fait allusion à un épisode de la Bible, la fuite en Egypte : « Sainte Marie pleine de grâces n'était pas si douillette. Elle s'arrêta une belle nuit, descendit de son âne pour enfanter n'importe où. Et, peu après, elle enfourcha à nouveau son âne pour repartir sur les chemins. » (Bourdouxhe 1996 : 10)

Le roman est fait de scènes et d'actions sans ordre et sans cohérence et cela correspond à la logique du récit qui est composée de départs, d'arrêts, de nouveaux départs, sans orientation et sans but déterminé.

Des hommes, des femmes et des enfants, à vingt ou vingt-cinq dans un camion, à sept ou huit dans une voiture qui devrait en compter quatre. Elle est étendue à l'arrière, avec son minuscule enfant couché sur elle. Elle regarde en avant, les yeux pleins d'impatience. Elle est enclavée dans une fuite, happée par elle. (Bourdouxhe 1996 : 15)

Le désordre diégétique correspond à l'exode dû à la guerre.

La voiture a ralenti, elle a rejoint d'autres voitures, et d'autres l'ont rejointe. [...] Automobiles, camions, bicyclettes, triporteurs, poussettes, charrettes à bras, à moins que l'on ne s'achemine à pied en portant Dieu sait quoi, hommes et femmes, jeunes et vieux, beaux et laids, l'humanité est sur la route. (Bourdouxhe 1996 : 16)

En cours de route, les gens se rencontrent constamment : ainsi, les soldats vont vers le Nord, alors que la mère descend avec son bébé vers le Sud :

Cris de départ. On se précipite, on s'enfourne. Les portières claquent. À belle allure, qui rend l'espérance, on parcourt, au moins, deux kilomètres. Le cor-

tège s'arrête. Bloqué par un autre cortège, qui va en sens inverse : sorte de grands chariots recouverts de bâches soutenues par des arceaux, tirés par des chevaux que des soldats guident. Il s'arrête aussi, bloqué par l'embouteillage de la route. (Bourdouxhe 1996 : 17)

Il en ressort une chose : face aux bombardements ennemis, à l'errance commune, à l'attente des hommes et des femmes perdus, affamés, épuisés, désorientés, tous les personnages se trouvent dans la même situation existentielle qui fait jaillir une solidarité et une attention aux besoins des autres. Pendant les deux mois que dure cet exode, les populations des petites villes et des villages de la France profonde explosent ; les Français font de leur mieux pour aider, loger et nourrir les « exodiés ». La compassion envers eux ne manque pas. Malgré la privation totale, on offre à la mère du miel, de la viande et du lait condensé, un logement :

Bonbons au miel, pain d'épice au miel, caramels au miel. Que de miel, Seigneur, en cette aube guerrière. Mais où est la guerre? (Bourdouxhe 1996 : 16)  
Des quelques maisons espacées qui bordent la route à cet endroit, des femmes sortent, proposent de l'eau, des verres, des couvertures. Une femme offre une chambre à la mère et à l'enfant. (Bourdouxhe 1996 : 20)

Une femme sort d'une ferme et, voyant la mère et l'enfant, elle dit :

-Il me reste ma chambre, allez vite vous y installer. (Bourdouxhe 1996 : 23)  
Elle est à la table d'un instituteur du bourg, dans une sorte de salle à manger-cuisine. Il lui sert des côtelettes de mouton, il en sert aussi à ses filles. (Bourdouxhe 1996 : 32)

Le récit met en perspective les événements historiques en faisant voir une dimension quotidienne de la guerre. Le narrateur hétérodiégétique garde constamment ses distances avec le lecteur pendant le récit. Il présente des expériences, d'une simplicité étonnante, mais positives. Dans *Sous le pont Mirabeau*, les soldats et les réfugiés montrent un visage humain. Dans le contact avec la jeune mère, les soldats sont gentils, aimables et serviables :

Voyant que l'on s'affaire et que l'on aide à sortir une femme étendue, des soldats qui sont arrêtés sur l'autre bord de la route, s'approchent et disent :  
- Laissez donc. Nous avons ce qu'il faut.  
Ils reviennent avec un brancard et, en quelques instants, l'installent et la transportent. (Bourdouxhe 1996 : 20)

Ils [les soldats] se remettent à manger et, de temps en temps, ils la regardent encore, ils lui sourient doucement, peut-être parce qu'elle a l'air fatigué, comme pour l'encourager. (Bourdouxhe 1996 : 23)

- Où allez-vous ainsi, toute seule ?  
- Ma foi, je cherche une...

- Vous chercherez tout à l'heure, venez vous asseoir auprès de nous. (Bourdouxhe 1996 : 37)

La jeune mère s'imagine les noms et les prénoms des soldats bien que leurs rencontres soient fortuites et brève :

Ces deux-là, grands et minces, sont Parisiens, ils s'appellent Jacques et René. Cet autre, au torse corpulent, a des yeux bleus et le front volontaire. [...] Ils ont visage d'homme, yeux d'homme, allure d'homme. (Bourdouxhe 1996 : 18)

Le récit de l'exode manifeste une humanité simple, tissée par l'affection, l'entre-aide, la solidarité, l'accueil, l'hébergement qui se développe parmi des étrangers en tant que forme de résistance à l'inhumanité de la guerre. La manière dont les soldats belges, français, anglais et allemands sont décrits et les relations que la protagoniste entretient avec eux sont des exemples frappants et inattendus. Les soldats rencontrés en cours de route, démontrent une profonde et authentique douceur. L'adjectif « beau », maintes fois répétés, désigne tous les soldats, quelle que soit leur nationalité et leur rôle, alliés ou ennemis, car la guerre a un attrait esthétique indéniable ; on y voit une fascination pour les uniformes, l'acier brillant, les puissants avions scintillants dans le ciel, nuit et jour, pour les jeunes et forts corps des soldats :

Au-dessus de moi il y a la beauté des fusées, une seconde d'immobilité suffit pour embrasser, et repousser, la beauté des fusées, dépouillée, inutile, miraculeuse, par elle-même précieuse, [...] la beauté du guerrier casqué, de la lame d'acier, du héros tué, embrassée, dévoyée, rejetée, au-dessus de moi il y a la beauté des fusées. (Bourdouxhe 1996 : 33)

Il y a une distance pudique entre les personnages. Ceux-ci parlent peu dans ce récit ; au plus, ce sont que des bribes de conversation, pas de superflu seulement des mots nécessaires pour que la vie continue. Même si, pendant l'exode, les jours et les nuits sont passées avec des moyens de fortune, le ton est d'un calme étonnant, teinté de douceur et de compréhension. Descriptive et philosophique, la mère trouve le temps de réfléchir à des sujets inhabituels dans cette situation :

La cathédrale de Chartres est sur la place, comme un grand miracle. Elle fait corps avec le ciel, elle joint le ciel, le ciel la joint. (Bourdouxhe 1996 : 35)

Une tasse et une assiette. Sur la chaise, la valise déposée hier matin. Des fleurs dans un vase. Une table ripolinée. Un lit ripoliné. Du soleil plein la chambre : sur les couvertures, sur mes mains, et sur mon front. Calme et silence de la chambre. Silence de ma chambre abandonnée par le temps du monde. (Bourdouxhe 1996 : 12)

Ce dernier exemple laisse plutôt voir une scène de bonheur et de plénitude, et non pas une atmosphère de guerre. Le texte de Bourdouxhe ne

donne aucune explication ; les personnages ressentent par leurs sens plus qu'ils n'intellectualisent les événements. Claudette Sarlet qualifie l'écriture de Bourdouxhe comme une « écriture du regard » (Sarlet 1992 : 25) :

Douceur du monde, malheur du monde, splendeur du monde : dans la finesse de l'air, dans le son de la voix des hommes, dans la couleur de la terre, dans le halo de la pierre, dans la simplicité du geste, dans le quotidien des paroles, dans la tendresse des yeux, dans les couleurs, dans les résonances, dans les clartés. (Bourdouxhe 1996 : 36-37)

## LA REPRÉSENTATION DE L'EXODE

Dans les œuvres littéraires traitant de l'exode de 1940, la représentation de l'exode renvoie le plus souvent à une foule indistincte, à une masse de réfugiés, souvent à pied, en charrettes tirées par des chevaux, en camions et voitures surchargés. Cette masse se déplace sans but précis, entraînée suivant les rumeurs contradictoires, mitraillée ou bombardée parfois. Les familles, assoiffées et affamées, sont souvent dispersées. Ce sont les images bien connues de l'exode de 1940. Il en est différent dans *Sous le pont Mirabeau*. La route de l'exode qui doit amener la mère au-delà de la ligne de démarcation est une route pleine de vie – il n'y est pas mention de cadavres humains, des voitures ou des camions en panne ou brûlés, des canons abandonnés. Dans cette guerre, il n'y a pas de laideur, pas d'horreur :

La route. Les belles routes bordées d'arbres, qui ne sont pas macadamisées, ni toujours bien réparées, mais en terre et en pierre, où l'on a envie de marcher, où l'on a envie de chanter en marchant. La route est chaude et blanche, avec des talus où fleurissent des épilobes, avec des bornes grises qui disparaissent et reviennent : Abbeville 10 – Abbeville 15 – Abbeville 20. (Bourdouxhe 1996 : 30)

Aucune mitrailleuse n'est braquée vers le ciel. Les pieds sur la route, les uns derrière les autres, à larges foulées d'homme, avec leur démarche, leurs gestes, à chacun particulier. (18)

Aucune mitrailleuse n'est braquée vers le ciel. On les distingue encore, dans le lointain de la route. On ne les voit presque plus. Adieu, étranges soldats qui ne partez pas pour la guerre. (19)

À titre de contre-exemple de cette description de la guerre, voilà comment Romain Slocombe, dans son roman *La débâcle*, représente l'exode en juin 1940 :

Les milliers de personnes prises dans cette nasse, entre les grilles fermées de la gare et les quais, commençaient à s'alarmer. [...] Des hommes, toutes classes confondues, protestaient parmi la mêlée confuse des familles encombrées de

bagages, pressées et bousculées, ils criaient leur colère, leur indignation. [...] Cela déclencha une nouvelle vague de panique, plus sérieuse que la précédente. On pleurait et suffoquait dans les fumées d'éther bromacétique. Les enfants hurlaient. [...] On courait dans toutes les directions, des gens trébuchaient et tombaient, des femmes perdaient connaissance. Les individus au sol étaient piétinés. (Slocombe 2019 :253-254)

Cette description détonne par rapport au texte de Madeleine Bourdouxhe. Il n'y a pas dans le texte de Bourdouxhe, contrairement à d'autres auteurs qui ont traité le sujet de l'exode, de colère ou de révolte. Il y a une grande résignation, tout se déroule sur le même ton, pas de chaos. On oublie presque que c'est la guerre, et que la jeune femme, comme bien d'autres, fuit les bombardements. On peut supposer que l'écriture est pour Bourdouxhe, qui a elle-même connu les difficultés de l'exode en compagnie de son bébé et de son mari, un moyen de retravailler ses souvenirs<sup>7</sup>.

Les événements historiques se trouvent en arrière-plan du récit. Il n'y a ni commentaires, ni informations supplémentaires pour que l'on puisse rapporter les références historiques à un contexte historiographique précis. Il n'y a personne pour mettre un ordre dans ce qui se passe, pour organiser les événements ou faire un choix dans la représentation de ce qui est important et de ce qui ne l'est pas. Tout en étant un récit qui parle d'un événement d'importance historique, les références à l'Histoire sont rares et ne donnent aucune explication. À part l'indication d'une seule date précise dans le texte – « Je viens d'avoir un bébé, il est né le 9 mai. » (Bourdouxhe 1996 : 38) – l'Histoire avec ses bombardements, l'encerclement des alliés, la bataille de Dunkerque ou la submersion des français de leur flotte, n'apparaissent que dans des bribes des allocutions par radio ou dans des conversations, dans les oui-dire transmis par les soldats ou les réfugiés :

Ne vous effrayez pas... Ce ne peut être un bombardement puisque le pays n'est pas en guerre. C'est la DCA qui tire une grande quantité d'avions de passage... (Bourdouxhe 1996 : 9)

Il paraît que cela va mal à la frontière... (Bourdouxhe 1996 : 12)

J'ai entendu dire tantôt qu'ils occupaient Bruxelles. (Bourdouxhe 1996 : 26)

Dans l'auberge, il y a beaucoup de monde, des gens du village, et des gens de la route, rassemblés autour d'un poste TSF. (Bourdouxhe 1996 : 38)

Tous les jours, les hommes se rassemblent autour d'un poste de TSF. (Bourdouxhe 1996 : 43)

On se bat à Dunkerque. (Bourdouxhe 1996 : 43)

Les nouvelles arrivent, de plus en plus rapides, de plus en plus mauvaises. (Bourdouxhe 1996 : 49)

---

7 Claudette Sarlet parle d'ailleurs d'un récit « très autobiographique » (Sarlet 1992 : 26).

- Et quel sens a le sabordage de la flotte, sinon celui d'un nouveau sacrifice à l'esprit de la défaite ? (Bourdouxhe 1996 : 51)

La violence de la guerre et de la mort est loin : le sang qui est un motif dans tout le récit, ne se rattache pas à la guerre et aux soldats, mais à la mère qui vient d'accoucher :

Elle sent que dessous son grand peignoir, le long de sa jambe, un peu de sang coule. (Bourdouxhe 1996 : 29)

De son corps, le sang s'écoule toujours, macule ses jambes, coule parfois sans trêve pendant de longues minutes. (Bourdouxhe 1996 : 35)

Les événements historiques, dispersés dans le texte, ne sont pas objectifs – le narrateur laisse le soin au lecteur de déchiffrer les événements de la grande Histoire. Ceci est souligné par une focalisation interne. Le lecteur n'apprend rien de ce qui se trouve en dehors du champ visuel des personnages dans le récit. La narration défait la ligne de démarcation entre l'objectivité et la subjectivité : l'Histoire s'émiette en de nombreuses petites histoires qui ne forment pas un récit cohérent et logique. Madeleine Bourdouxhe construit un récit qui semble ignorer l'importance des événements historiques que la protagoniste et sa fille sont en train de vivre pour se concentrer sur une série d'épisodes d'expression minimaliste.

## CONCLUSION

Comment littériser une expérience personnelle sans omettre l'influence de l'Histoire sur la conscience de l'individu est la question que se pose Bourdouxhe dans ce récit. Il semblerait que l'Histoire, par son abstraction, est incompatible avec la réalité individuelle et quotidienne. La petite histoire ne se raconte pas sous une forme linéaire, cohérente et logique. Dans un monde de l'intimité qui est décrit et qui revêt quand même un arrière-plan historique se dessine la possibilité d'une distanciation, voire d'une libération des conséquences et des influences de cette Histoire. La libération des événements historiques ne passe pas par un acte spectaculaire, mais par la force de recommencer chaque jour. Cette libération vient de gestes souvent infimes, ancrés dans la vie quotidienne. C'est le titre même de ce récit qui nous donne la possibilité d'une telle interprétation : il fait songer au poème de Guillaume Apollinaire, *Le Pont Mirabeau*, bien qu'il n'y ait absolument aucune référence au poème dans le texte. La protagoniste continue son chemin, chaque jour, sans que rien ne change particulièrement. Dans les lieux qu'elle traverse avec son enfant, les situations sont presque les mêmes, tout semble être déjà vu, la guerre n'est pas un motif négatif, comme si l'extérieur, la guerre, n'avait aucune incidence. La vie est opposée à la guerre. La vie continue, comme le disent deux vers du refrain du poème d'Apollinaire :



Vienne la nuit sonne l'heure  
Les jours s'en vont je demeure. (Pompidou 1961 : 499)

La protagoniste relie les histoires du quotidien à la vérité et à l'expérience universelles : « Ce matin-ci est large et beau, comme celui d'hier, comme celui d'avant-hier. » (Bourdouxhe 1996 : 21).

#### BIBLIOGRAPHIE

Burduks 1996: M. Bourdouxhe, *Sous le pont Mirabeau*, Bruxelles : Labor « Espace nord ».

Kalve 2010 : C. Calvet, « Refoulé au côté des exodiens », *Libération*, 27.03.2010. <[https://next.liberation.fr/livres/2010/03/27/refoule-au-cote-desexodiens\\_617587](https://next.liberation.fr/livres/2010/03/27/refoule-au-cote-desexodiens_617587)>. 19. 04. 2019.

Carion 2012 : J. Carion, « Les chemins interrompus et repris de Madeleine Bourdouxhe et Jacqueline Harpman ». *Textyles*, 42. <<http://journals.openedition.org/textyles/2300>>. 22. 09. 2019.

Hanouille : Marie-Julie Hanouille. 1996. « Acte de naissance » in Bourdouxhe 1996: M. Bourdouxhe, *Sous le pont Mirabeau*, Bruxelles : Labor « Espace nord », 67-79.

Kovačhazi 2008: C. Kovács házy, Relire Madeleine Bourdouxhe, *Roman 20-50*, 1, 45, 159-172. <<https://doi.org/10.3917/r2050.045.0159>>. 15. 09. 2019.

Kageber 2006 : M. Quaghebeur, *Anthologie de la littérature française de Belgique. Entre réel et surréel*. Bruxelles: Éditions Racine.

Pompidu 1961 : G. Pompidou, *Anthologie de la poésie française*. Paris : Hachette.

Sarle 1992 : C. Sarlet, « Madeleine Bourdouxhe, attentive au signe de tout lieu », *Textyles*, 9. <<http://journals.openedition.org/textyles/2010>>. 19. 04. 2019.

Slocombe 2019: R. Slocombe, *La débâcle*, Paris : Grasset.

Guben 2006 : É. Gubin, Madeleine Bourdouxhe, in Gubin Eliane (dir), Jacques Catherine, Piette Valérie, Puissant Jean, *Dictionnaire des femmes belges : XIXe et XXe siècles*, Bruxelles : Éditions Racine, 72-73.

**Катарина Мелић** / Егзодус у делу *Sous le pont Mirabeau* Мадлене Бурдукс

Резиме / У делу *Sous le pont Mirabeau* (*Исцог моста Мирабо*), Мадлена Бурдукс представља причу о жени која бежи са девојчицом коју је управо родила, према југу кроз Белгију и Француску, након инвазије на Белгију од стране Немаца. Кроз наше читање ове приче, желимо да увидимо како ауторка обједињује, кроз посебан наративни поступак, свакодневну стварност и изузетност рата. Уместо да представи страхоте и насиље рата, приповедач, у овој причи, радије даје другу слику ове стварности: главни лик сусреће се са љубазношћу странаца, саосећањем и тежњом ка миру и нормалности што је ретко у ратним временима, и више воли да се фокусира на ове аспекте. То је за читаоца понекад неочекивано збуњујуће поготово што је реч о наративу о тако тешкој историјској ситуацији као што је егзодус.

**Кључне речи:** рат, егзодус, материнство, лепота, мир, чула, саосећање, хуманост

Примљен: 10. октобра 2019.

Прихваћен за штампу децембра 2019.